



Permettez-moi de vous présenter le fils d'un ami. — Page 86, col. 2.

L'étranger fit signe au passeur de démarrer sa barque et de le conduire sur la rive opposée à celle d'où il était parti, et dans la direction d'un bouquet de bois qui se prolongeait jusqu'à la route.

Le jeune homme, qui s'attendait peut-être à quelque trahison, se souleva alors à demi pour le suivre des yeux, la main toujours appuyée à la gachette de son pistolet, prêt à faire feu au moindre mouvement suspect de l'étranger; mais celui-ci ne daigna pas même remarquer la défiance dont il était l'objet, et, tournant le dos au jeune homme avec une insouciance réelle ou affectée, il commença de lire la lettre, et fut bientôt entièrement absorbé dans cette lecture.

— Rappelez-vous bien le moment, dit Cauvignac; c'est ce soir, à huit heures.

L'étranger ne répondit point, et ne parut même pas avoir entendu.

— Ah! dit Cauvignac à voix basse et se parlant à lui-même, tout en caressant la crosse de son pistolet, quand on pense que, si c'était mon plaisir, je pourrais ouvrir la succession du gouverneur de la Guyenne, et arrêter la guerre civile; mais, le duc d'Épernon mort, à quoi me servirait son blanc-seing? et la guerre civile terminée, de quoi vivrais-je? En vérité, il y a des moments où je crois que je deviens fou. Vive le duc d'Épernon et la guerre civile! Allons, batelier, à tes rames, et gagnons l'autre rive; il ne faut pas faire attendre son escorte, à ce digne seigneur.

Un instant après, Cauvignac abordait à la rive gauche de la Dordogne, juste au moment où le vieux gentilhomme lui renvoyait Ferguzon et ses cinq bandits, dans le bac du passeur d'Ison; il ne voulut pas être en reste d'exactitude avec lui, et renouvela à son batelier l'ordre de prendre dans sa barque et de conduire à la rive droite les quatre hommes de l'inconnu. Au milieu du fleuve, les deux barques se croisèrent et se saluèrent poliment; puis chacune aborda sur le point où elle était attendue. Alors le vieux gentilhomme

s'enfonça, avec son escorte, dans le taillis qui s'étendait des rives du fleuve jusqu'au grand chemin; et Cauvignac, à la tête de son armée, prit le sentier qui conduisait à Ison.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

UN HOMME SÉRIEUX

PAR CHARLES DE BERNARD.

VIII

Avant d'introduire le lecteur dans le salon de la marquise de Pontailly, chez qui doivent se passer plusieurs scènes de ce récit, qu'on nous permette une métaphore très-rebattue. Depuis la création du monde, on compare la vie à un fleuve, que les chansons bachiques recommandent de descendre en chantant. Le conseil est bon, sans doute, mais il est un instant où il devient difficile de le suivre; c'est lorsque à l'horizon de la ligne déjà parcourue commencent à disparaître les rives fleuries de la jeunesse. En ce moment critique, un secret ennui serre le cœur, quel qu'ait été jusqu'alors l'agrément du voyage. Les femmes surtout, et parmi toutes les autres celles qui ont été belles, se tournent alors en arrière pour suivre d'un triste regard leurs jours de triomphe près de s'évanouir, et cherchent, lutte insensée! à résister au courant qui les entraîne. Quelques-unes cependant sortent victorieuses de cette épreuve. Douées d'une sorte de philosophie pratique, elles acceptent d'un esprit soumis les dures et immuables conditions de la vie; le souvenir des fleurs du printemps ne leur rend pas amers les fruits de l'automne; en un mot, elles savent vieillir, science rare et désirable.

Madame de Pontailly appartenait à la classe de ces femmes raisonnables; mais sa résignation

venait d'un caractère égoïste plutôt que d'un cœur religieux. Fort attachée à la vie, elle n'en dédaignait rien, et si le banquet de l'âge mûr lui semblait moins savoureux que celui de la jeunesse, elle n'avait pas perdu l'appétit pour cela. Elle pensait qu'on ne doit pas jeter l'orange avant d'en avoir exprimé tout le suc, décidée qu'elle était à manger même l'écorce. Au lieu de se rattacher par des regrets stériles à un passé qui ne renaît jamais, elle s'efforçait de tirer parti du présent, modifiant ses habitudes selon le progrès de ses années, réglant ses goûts sur la marche du temps, et ne demandant à chaque saison que les produits qu'elle comporte.

Dès son entrée dans le monde, la marquise s'était représenté la vie comme une route où il convient de se préparer des relais appropriés aux accidents successifs du terrain. Coquette dans sa jeunesse, plusieurs disaient galante, elle avait parcouru cette première période, doucement emportée par les chevaux fringants de l'amour. Vers quarante ans, lorsque cet attelage, passablement essoufflé, lui parut enfin avoir mérité un repos qu'il eût été imprudent de lui refuser plus longtemps, elle le congédia philosophiquement, et le remplaça par les mules hargneuses du bel esprit; après les délicieuses mélodies de la passion, l'harmonie de leurs grelots lui sembla d'abord un peu discordante; mais elle s'y habitua et finit par s'y plaire. C'est ainsi que la marquise, aimant mieux quitter l'amour que d'en être abandonnée, de coquette était devenue bas-bleu, et cela systématiquement. Habitée au tourbillon du monde, elle n'eût pas supporté le délaissement où tombent les femmes qui ne savent rien substituer aux avantages de la jeunesse. Son esprit non moins que sa vanité redoutait la solitude. Il lui fallait un entourage, une cour, et plutôt que d'y renoncer, elle se résigna de propos délibéré à en modifier les éléments. Dans son salon, les hommes aimables furent insensiblement remplacés par des hommes instruits, les séducteurs par les beaux esprits, les fats par les pédants. A l'époque